



HAL
open science

Aurélien, de Louis Aragon, roman de l'engagement ? Sylvie Servoise

► **To cite this version:**

Sylvie Servoise. Aurélien, de Louis Aragon, roman de l'engagement ?. Journée d'études " Aurélien, d' Aragon ", Dec 2016, Le Mans, France. hal-02495260

HAL Id: hal-02495260

<https://hal.science/hal-02495260v1>

Submitted on 1 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

***Aurélien*, de Louis Aragon, roman de l'engagement ?**

Sylvie Servoise

Texte publié dans C. Julliot et S. Servoise (ed.), Actes de la Journée d'Etudes consacrée à Aurélien, de Louis Aragon, à l'Université du Maine (Le Mans), 3 décembre 2016, <http://3lam.univ-lemans.fr/fr/publications/aurelien-d-aragon.html>, janvier 2017.

Sans doute ne s'engagera-t-on pas excessivement en avançant qu'*Aurélien* est principalement connu et apprécié du public en tant que roman d'amour, et plus particulièrement d'amour malheureux parce qu'impossible. A en croire son biographe le plus récent, Philippe Forest, c'est même cette « qualité hautement aragonienne » qu'est le « sentimentalisme¹ » (terme qu'il ne faut pas forcément entendre ici dans un sens péjoratif) qui expliquerait en grande partie la séduction exercée par le roman sur ses lecteurs. Aragon lui-même n'affirme-t-il pas, dans ses entretiens avec Francis Crémieux reproduits en partie dans la « Préface » du roman, que « l'impossibilité du couple est le sujet même d'*Aurélien*² » ? Mais le romancier souligne aussi, dans la même préface, la portée historique, politique et idéologique de son livre en des termes particulièrement explicites : « Je voulais montrer en *Aurélien*, par *Aurélien* comment l'homme d'hier, un soldat de l'autre guerre, arrivé à l'âge de la responsabilité, n'a pas reconnu le destin auquel il était à nouveau entraîné. Et pourquoi il ne pouvait pas le reconnaître³ ». Le récit de cette trajectoire, lit-on encore, et la forme qu'il prend (en l'occurrence, le refus de la caricature), répondent en outre à un vœu bien précis : celui d'interdire « la formation future des *Aurélien Leurtillois*⁴ ». Intention démonstrative (« je voulais montrer »), désir de peser, par l'écriture romanesque, sur le cours de l'histoire (« la formation future ») et foi, donc, dans une certaine « efficacité » de la littérature, c'est-à-dire foi dans la capacité de la littérature à avoir un effet sur les perceptions et actions des lecteurs dans le monde réel : nous voici, sans aucun doute, sur les terres de la littérature engagée.

Evidemment, il ne s'agit pas de dire que littérature amoureuse et littérature engagée ne sont pas compatibles – c'est bien tout le contraire chez Aragon, même si dans *Aurélien* cette

¹ Ph. Forest, *Aragon*, Paris, Gallimard, coll. « NRF Biographies », 2015, p. 535.

² L. Aragon, « Voici le temps enfin qu'il faut que je m'explique... » [1966], dans *Aurélien*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1972, p. 15.

³ *Ibid.*, p. 12.

⁴ *Ibid.*

association se trouve dotée d'une signification qui lui est propre et sur laquelle je reviendrai. Il ne s'agit pas non plus de voir en *Aurélien*, à la seule lumière de ces propos, un roman idéologique, ou à thèse, ou même aussi directement militant que d'autres œuvres du cycle du « Monde réel », comme *Les Cloches de Bâle* (1934) ou, *a fortiori*, *Les Beaux Quartiers* (1936). On sait en effet qu'Aragon réinterprète continuellement, autant qu'il les réécrit, ses propres œuvres et les raisons qui le conduisent en 1966 à souligner tel ou aspect d'un roman écrit plus de vingt ans plus tôt gagneraient sans doute à être replacées dans ce moment précis de ses itinéraires littéraire et politique – et dans l'histoire du regard qu'il pose sur eux.

De quoi s'agit-il alors ? De saisir la question de l'engagement du roman dans toute sa complexité, voire son opacité : de lire dans le silence gêné des communistes lors de la parution du roman, et, plus tard, dans le fait que certains lecteurs ont pu voir en *Aurélien* un récit désengagé et mélancolique tandis que d'autres y trouvaient une violente satire contre la société bourgeoise, le signe non pas d'une indétermination de l'auteur ou du texte, mais au contraire le signe d'une réflexion approfondie, de la part d'Aragon, sur ce qu'est l'engagement littéraire et plus particulièrement romanesque. Et quand je parle d'engagement, j'entends tout aussi bien l'engagement des personnages, celui du narrateur et de l'auteur que celui, enfin, du lecteur, tant il est vrai qu'il n'y a pas de roman engagé qui ne se conçoive comme devant être engageant. C'est à ces différents niveaux, et à travers l'articulation que noue entre eux le roman, que se déploie la notion problématique d'engagement.

Pour commencer son exploration, il me semble particulièrement opportun de partir d'un lieu précis du texte, celui dans lequel se concentrerait, apparemment, toute la signification idéologique du roman, celui qui autoriserait, en somme, à parler d'*Aurélien* comme d'un roman « engagé », fût-ce *in extremis* : je veux bien sûr parler de l'« Epilogue ».

L'épilogue, un « *happy ending* idéologique⁵ ? »

Si les dates de début et de fin de la rédaction du roman demeurent encore sujettes à discussion⁶, on a tout de même de bonnes raisons de penser que l'épilogue fut ajouté dans un second temps au corps du roman⁷. De la prise en compte de cette coupure temporelle entre la rédaction du corps du livre et l'épilogue au constat d'une rupture de ton ou de perspective, il n'y a qu'un pas, souvent franchi par les critiques. C'est ainsi que Philippe Forest, par

⁵ Ph. Forest, *op. cit.*, p. 537.

⁶ Voir à ce sujet D. Bougnoux et C. Narjoux, « *Aurélien* » d'Aragon, Paris, Gallimard, coll. « Foliothèque », 2004, « I. Genèse d'Aurélien », p. 15-20.

⁷ Aragon affirme dans sa « Préface » que l'« Epilogue » a été écrit « au moment où l'on voit le bout du tunnel, entre les deux débarquements », c'est-à-dire entre le 6 juin et le 15 août 1944.

exemple, estime que l'épilogue, « tout à fait invraisemblable et mélodramatique », donne au lecteur « le sentiment d'avoir été rajouté en guise de *happy ending* idéologique à un livre qui, en tout, le contredit⁸ ». En somme, Aragon aurait, à la toute fin du livre, donné des gages de militantisme pour rassurer ses lecteurs potentiellement inquiets de voir l'auteur du *Crève-Cœur* et des *Yeux d'Elsa*, recueils de poèmes de la Résistance parus à peine deux ans plus tôt, se fourvoyer sur un chemin dont on ne savait trop s'il menait à Césarée ou du côté de chez Swann.

Sans doute, dans ces pages finales, le lecteur peut éprouver le sentiment d'une rupture avec ce qui précède. L'épilogue, dont l'action se déroule très précisément entre le discours du Maréchal Pétain annonçant la fin des combats le 17 juin 1940 et la signature de l'armistice avec l'Allemagne le 22⁹, met en effet en scène un Aurélien apparemment très différent¹⁰ : alors que le narrateur n'a cessé de souligner au cours du roman la réticence du jeune homme à entrer dans la vie bourgeoise qui lui était destinée (cela est manifeste notamment dans la discussion qui l'oppose à sa sœur Armandine au chapitre XXII) et le désintérêt pour la chose politique (« Il savait très mal ce qui se passait, les élections, les ministères. Il ne lisait jamais cela dans les journaux, y préférant les sports, les drames » apprend-on dans les premières pages du roman, 41¹¹), le voici à l'épilogue industriel (il dirige l'usine familiale), marié (à Georgette), père de famille (deux enfants) et sensible, c'est le moins que l'on puisse dire, au message de Pétain. Ce personnage qui refusait travail et famille, critiquait sa patrie qui ne savait être à la hauteur de sa victoire en 1918, nous le retrouvons prêt à emboîter le pas au Maréchal et à ses slogans, après avoir participé à la tentative de coup d'État du 6 février 1934 (653 et 656).

De fait, comme l'a bien montré Suzanne Ravis-Françon dans son article intitulé « Le chemin de Césarée¹² », Aurélien développe dans l'épilogue des propos clairement pétainistes qui, s'ils ne nous sautent pas aux yeux aujourd'hui, en raison de la distance historique, étaient manifestes pour les lecteurs de l'époque. Ainsi de sa critique de la démocratie parlementaire et de son aspiration à l'« ordre » : « Les Allemands – dit-il – nous ont vaincus, parce qu'ils

⁸ Ph. Forest, *op. cit.*, p. 536-537.

⁹ Aurélien et Bérénice font allusion à ce discours p. 689 et dès la p. 648 est mentionné le fait que les soldats attendent l'armistice.

¹⁰ Le texte met d'ailleurs l'accent sur ce changement *a priori* difficilement explicable (pour mieux ensuite en donner les raisons) : « [...] on aurait difficilement reconnu dans cet homme régulier, acharné dans son travail, l'Aurélien de jadis, celui qu'on pouvait presque à coup sûr rencontrer au Lulli's vers deux heures du matin... », 656).

¹¹ Les numéros de page mentionnés dans le corps du texte sont ceux de l'édition de référence pour le concours : L. Aragon, *Aurélien*, Gallimard, coll. « Folio », 1986.

¹² S. Ravis-Françon, « Le chemin de Césarée », *Sillex*, Grenoble, n° 8/9, 1978, p. 103-112.

étaient mieux équipés que nous, plus disciplinés surtout... et que chez eux ce n'est pas cette parlote perpétuelle... tout le monde qui veut commander... » (678); on trouve également « l'idée d'une dégénérescence de la France », indissociable de l'appel à une régénération nécessaire (« peut-être que d'un grand malheur il peut sortir un bien », 657); le thème de la « facilité », typiquement pétainiste et un fatalisme qui feront accepter la défaite comme un juste châtement (« le malheur de ceux qui ont tort n'est que la justice » dit Aurélien à propos des « Rouges » espagnols, 691-692). Enfin, Aragon situe plus clairement Aurélien à l'extrême-droite dans ce passage où les images de l'exode se superposent étrangement à celles des premiers congés payés du Front Populaire, « comme pour imputer 1940 à 1936¹³ » (Lionel Follet) : « Etait-ce la France de sa jeunesse, celle de l'autre guerre que cette débâcle, cette fuite éperdue par les routes, ces jeunes hommes en vélo, ces filles en short, non, non, non... La République, pas la France... D'où lui était venue cette idée-là ? Qui la lui avait soufflée ? Il n'aurait pas pu dire, elle l'aidait à vivre, elle était en l'air, elle lui faisait supporter la honte » (677). De fait, c'est bien l'extrême-droite de l'époque, et plus particulièrement Charles Maurras qui distinguait le « pays légal » du « pays réel » qui souffle cette idée à Aurélien. La tentation fasciste d'Aurélien se fait également jour, sans parvenir à dominer totalement le personnage, lorsque le narrateur le range parmi « ceux qui croyaient qu'on ne peut refaire le monde que par la violence » (657).

Bref, Aurélien apparaît bien, dans l'épilogue, comme politiquement engagé dans des causes aisément identifiables, pétainistes, vichystes, potentiellement fascistes. Et l'on doit bien admettre que Bérénice l'est tout autant, dans des causes cependant diamétralement opposées : elle soutient les républicains espagnols (au point de demander à Gaston d'en recueillir un chez lui), n'a que mépris pour le Maréchal et, surtout, elle est la voix, alors extrêmement minoritaire, de la Résistance : « Ce que j'aurais voulu ? Qu'on résiste ! Qu'on se batte ! » dit-elle sans ambages à Aurélien (689). Cet abîme idéologique met fin à tout espoir de retrouvailles entre les personnages : plus qu'une « vie » (ils ont passé près de vingt ans sans se voir), c'est « un monde », « un monde de pensées » qui les sépare (*ibid*). Il n'y véritablement « plus rien de commun » entre Aurélien et Bérénice, comme le relève celle-ci (692) : plus d'idées communes, mais bien des visions différentes de ce que doit être la communauté, au sens politique du terme.

¹³ L. Follet, *Le fantasme et l'histoire* (2^{ème} édition corrigée), Les Belles Lettres /Annales Littéraires de l'Université de Besançon n° 375, 1988, 7. L'épilogue », « 7.2 Aimer une morte ». De fait, la mention des jeunes hommes en vélo, des filles en short renvoie aux premières images diffusées des Français jouissant des congés payés.

On ne saurait cependant exagérer l'effet de révélation, et donc de rupture, que comporte l'épilogue : sans parler du fait que l'on sait maintenant que, dès 1942, Aragon avait en tête l'idée d'un « épilogue contemporain¹⁴ » (l'on ne saurait donc parler de rajout précipité), on peut en effet trouver les indices textuels d'une véritable continuité entre l'épilogue et le reste du roman, en vertu de laquelle celui-là contredit moins celui-ci qu'il n'en constitue le prolongement. Serait-ce à dire qu'il y a là comme un déterminisme de l'h/Histoire, dont l'épilogue ne constituerait que le moment épiphanique ?

La continuité idéologique du roman

À bien des égards on peut penser que l'Aurélien de 1940 était déjà en germes dans celui de 1923. Sans doute le personnage a-t-il, comme on l'apprend dès les premières pages, la réputation d'être de « droite » (42) parce que, peu informé des affaires politiques, il laisse le monde aller comme il va, son inertie étant dès lors entendue comme une forme de conservatisme. Ajoutons à cela que son peu de goût pour l'art moderne et les avant-gardes en général, qui très vite dans le roman le sépare de Bérénice, dénote un certain conservatisme culturel et moral qui se manifeste tout particulièrement dans sa conception des rapports hommes-femmes.

On peut ainsi lire dès le chapitre 33 : « Elle [Bérénice] avait le goût des choses modernes... un certain snobisme de ce qui occupait les milieux d'avant-garde... Il [Aurélien] se rappela ses sorties avec Paul Denis. Il devint tout triste. Il avait envie d'apporter des *corrections* à cette femme », 283 (je souligne). On voit ici que, d'emblée, le constat de la différence induit chez Aurélien le besoin de changer la femme à son image, de « corriger » (redresser ?) ses inclinations, en vertu d'une supériorité qu'il ne s'explique pas bien lui-même (« de quel droit ? » se demande-t-il) mais qui sans aucun doute relève de ce « stupide orgueil masculin » dont le créditent à plusieurs reprises le narrateur dans le corps du roman (318 et 470) et Bérénice dans l'épilogue (693) : « ah, il suffirait de la prendre dans ses bras, de l'y serrer... pour que s'évanouisse... » (*ibid.*) pense déjà Aurélien au chapitre 33, obéissant au même instinct que celui qui le poussera, lors de la calamiteuse scène du Jour de l'An, à étreindre la femme qui lui échappe : « il eut la réaction de l'homme, de tous les hommes : ils croient, comme cela, que dans leur bras il y a un charme. Dans leur contact, leur force » (467).

¹⁴ Aragon, dans une lettre envoyée à Gaston Gallimard le 16 novembre 1942 fait en effet état d'un « épilogue contemporain » qui ne sera pas joint au manuscrit que l'auteur s'apprête à envoyer et qui selon les événements, pourra être ajouté ou être publié postérieurement sous le titre "Epilogue d'Aurélien" », cité dans D. Bougnoux et C. Narjoux, *op. cit.*, p. 18

Et c'est encore cette illusion qui empêchera Aurélien, à l'épilogue, de comprendre que, malgré son bras protecteur, c'est Bérénice qui a été atteinte par la rafale des mitrailleuses ennemies, lui échappant cette fois ainsi définitivement. C'est évidemment lors de la discussion avec Paul Denis, au chapitre 73, que se manifeste le plus ouvertement le conservatisme moral d'Aurélien, ce que Paul appelle sa « morale d'homme », totalement fermée à l'idée d'une égalité non seulement de fait mais de droit entre hommes et femmes et qui le conduit, en toute bonne foi, à condamner la femme adultère et à excuser le mari infidèle (« comme si les hommes et les femmes c'était la même chose », soupire-t-il, 595). Aurélien a beau vouloir couper les ponts avec sa famille et son milieu, ses valeurs sont les leurs : s'il ne le voit pas, les autres sont là pour le lui révéler, en discutant des idées dont il ne soupçonnait même pas qu'elles fussent des préjugés¹⁵.

Avant Paul Denis, c'était cependant Bérénice qui avait dévoilé, aux yeux du lecteur comme aux siens, le conformisme d'Aurélien aux idées de son sexe et de sa classe – ce qui rend d'autant moins défendable l'idée selon laquelle l'épilogue apporterait quelque chose de décidément nouveau en ce qui concerne les personnages et la perception qu'ils ont de leurs divergences. Je renvoie ici encore à la scène du Jour de l'An (qui est à mon sens une anticipation très claire de ce qui adviendra dans l'épilogue) où, déçu de ne pas voir que ses bras ont l'effet escompté, Aurélien recourt à ce qu'il croit être l'argument décisif qui va faire revenir Bérénice à la raison : la demande en mariage, arme de réconciliation massive. La réaction de Bérénice ne se fait pas attendre : « Le comble ! A qui croyait-il avoir affaire ? Ces messieurs, quand ils vous parlent mariage, ils croient avoir tout dit ! [...] Comme un homme peut remettre tout d'un coup les choses sur un plan dérisoire ! » (471). C'est du reste à cette occasion que Bérénice prend conscience du fossé irrémédiable qui la sépare d'Aurélien et de fait ce sont bien les mêmes termes qui apparaissent ici et dans l'épilogue pour le dire : « Elle venait de mesurer un monde, un abîme. Et ce monde-là, cet abîme, c'était le monde qu'il portait en lui, Aurélien... » (*ibid.*).

Bien sûr, on ne saurait imputer au machisme ordinaire d'Aurélien son pétainisme futur. Mais on sait que, pour Aragon, la défense de l'égalité homme-femme va de pair avec son engagement politique et que, inversement, ce qu'il nomme le « véritable amour » dans *Les Cloches de Bâle* est celui qui repose sur une égalité totale, « celui qui n'est pas souillé par la hiérarchie de l'homme et de la femme, par la sordide histoire des robes et des baisers, par la

¹⁵ Cette idée lui vient bien un moment à l'esprit : « Il avait ses idées à lui sur la vie, sur l'amour. Enfin... à lui. Pas mal de gens devaient les partager avec lui » mais aussitôt il la justifie : « Mais qui est-ce qui a des idées à soi seul ? », p. 597). Cette lucidité intermittente n'est pas le moindre des paradoxes du personnage.

domination d'argent de l'homme sur la femme ou de la femme sur l'homme¹⁶ ». On sait aussi que la discussion sur le rôle de la femme joue un rôle central dans le débat idéologique de ces années-là et que Aragon, quand il loue dans *Les Yeux d'Elsa* et surtout dans « La leçon de Ribérac » en 1941, la « morale courtoise », qui concilie « culte de la femme » et « mission de justice et de vérité¹⁷ », répond à un certain type de discours. En l'occurrence, il s'agit du discours que tient l'écrivain Henry de Montherlant : dans un article publié en 1941 dans la NRF, intitulé « Les Chevaleries », l'auteur des *Jeunes filles* (1936) associe « morale courtoise » et « morale de midinette » et y trouve les sources de la dégénérescence morale de la France¹⁸.

Ce n'est donc pas un hasard s'il revient au personnage féminin du roman, à Bérénice, de porter haut la voix de la Résistance : c'est elle qui incarne, à ce moment-là du roman, la seule position moralement digne aux yeux de son auteur, c'est elle qui donne vie, sur le plan romanesque, à la formule qu'Aragon, toujours dans « Leçon de Ribérac », emprunte à Chrétien de Troyes et à son *Lancelot ou le Chevalier à la Charrette* : « il vaut mieux bien mourir / À honneur, qu'à honte vivre ». Et de fait, Bérénice meurt « à honneur », après avoir appelé à la Résistance, tandis qu'Aurélien demeure, « à honte vivre », accueillant à bras ouvert le régime de Vichy. C'est elle qui ouvre les voies de l'avenir – sans pour autant s'y engager elle-même, il convient de le rappeler : de la Résistance, de la Libération de la France, et du livre qui suivra Aurélien dans le cycle du « Monde réel », *Les Communistes* (1949-1951), dont Aragon disait d'ailleurs qu'il fallait entendre le titre au féminin.

Tout se passe donc comme si les circonstances de la guerre, dont le narrateur souligne à quel point elles pèsent sur les retrouvailles des personnages à l'épilogue¹⁹, n'avaient fait que radicaliser, rendre plus visibles et doter d'une signification politique, et plus simplement morale ou sociale, des divergences déjà présentes dans le corps du roman. Comme si la fin était déjà inscrite dans le début de l'œuvre. Une telle perspective déterministe est tentante, d'autant qu'elle fait bon ménage avec la philosophie marxiste de l'Histoire, qui, comme toute philosophie de l'Histoire, donne un sens à celle-ci et comporte une dimension téléologique. Dans cette perspective, *Aurélien* serait bien le roman de l'engagement, ou plus exactement de

¹⁶ L. Aragon, *Les Cloches de Bâle* [1934], Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2002, p. 438.

¹⁷ L. Aragon, « La leçon de Ribérac ou l'Europe française » [1941], repris dans *Les Yeux d'Elsa* [1942], Paris, Seghers, 1995, p. 136-137.

¹⁸ « Les romans de la Table ronde, sous couvert de la galanterie, c'est la chiennerie qui commence ; et c'est – plus grave encore – la morale de midinette, qui, depuis lors jusqu'à nos jours, en l'émasculant et en l'éloignant du réel, a fait tant de mal à la France », H. de Montherlant, « Les Chevaleries », la NRF, n°323, janvier 1941, cité par L. Follet, *op. cit.*, p. 135.

¹⁹ L. Aragon, *Aurélien*, *op. cit.* p. 668 : « Les circonstances de la rencontre déferlaient sur cette rencontre comme une vague d'équinoxe. Les circonstances prenaient une importance exagérée ».

deux engagements contraires : celui d'Aurélien, qui passerait d'un conservatisme qui s'ignore à un pétainisme assumé, celui de Bérénice, qui évoluerait d'un désir de liberté individuel (à l'égard des conventions et de tous les sectarismes, ceux de la bourgeoisie comme ceux de l'avant-garde²⁰) à l'exigence d'une liberté collective qui justifie un devoir de désobéissance. Et ce serait tout aussi bien un roman engagé, au sens où Aragon valoriserait un itinéraire (celui de Bérénice) et discréditerait le second (celui d'Aurélien).

Sauf que Bérénice n'est pas exactement « la femme moderne » qu'Aragon chantait à la fin des *Cloches de Bâle* et qu'incarnait Clara Zetkin, militante socialiste allemande. Sans doute est-elle moins prisonnière des conventions qu'Aurélien, sans doute perce-t-elle à jour les rapports implicites de domination homme-femme, mais elle ne saurait constituer un modèle d'émancipation, puisque cette conscience ne débouche sur aucune action, non seulement collective, mais même individuelle : c'est ainsi qu'elle a beau reconnaître le caractère « abject » (472) du chantage affectif auquel Lucien la soumet, elle ne s'y dérobe pas, privilégiant un exil intérieur. Aurélien, de son côté, n'est pas non plus un « salaud », pour reprendre la terminologie sartrienne et son parcours, de fait, n'a rien de « l'enfance d'un chef²¹ ».

En se gardant de verser dans la caricature, en privilégiant le « gris » (13) aux extrêmes, Aragon espérait, comme il l'indique dans sa préface, être plus utile, plus efficace dans la prévention des futurs Aurélien. Reste à voir cependant si cet effort de minoration volontaire n'est pas plutôt une manière de découdre, de l'intérieur, ce que pouvait avoir de trop univoque le récit de la double trajectoire inversée d'Aurélien et de Bérénice, et de faire de la notion même d'engagement moins la situation qu'atteignent, *in fine*, les personnages (et par là-même l'auteur) que la question que se pose, encore et toujours, le romancier.

Une réflexion sur l'engagement

Aragon le dit nettement dans sa préface : « D'aucune façon, il ne s'agissait pour moi de *condamner*, voire de *dénoncer* Aurélien ». Il avoue avoir plutôt cherché à le « comprendre » (12) et, par-là même, à expliquer aux lecteurs une trajectoire qui fut celle de nombreux hommes de sa génération. Le texte ne cesse du reste de justifier, voire même

²⁰ On se rappellera, par exemple, la distance critique que Bérénice conserve à l'égard du milieu des avant-gardes, aussi lourd de préjugés que celui de la bourgeoisie que ce même milieu fustige : « Il y régnait des idées toutes faites, pas les mêmes qu'ailleurs, mais toutes faites quand même, et aussi tyranniques » (*ibid.*, p. 247).

²¹ Dans *L'enfance d'un chef*, nouvelle publiée par Sartre en 1939 dans le recueil *Le Mur*, l'écrivain retrace la trajectoire de Lucien Fleurier de l'enfance à l'adolescence : à la recherche de lui-même, fréquentant des milieux divers et variés, des avant-gardes aux camelots du Roi, le jeune homme finira par embrasser son destin de riche bourgeois, fils d'industriel, celui d'être un « chef ».

d'excuser l'attitude d'Aurélien, et ce jusque dans l'épilogue quand il s'agit d'évoquer sa participation aux émeutes du 6 février 1934 : « Au fond quand on n'a pas eu de jeunesse à cause de la guerre, il est bien naturel de croire aux mouvements d'anciens combattants, de croire que tout ce qu'on trouve mal fait, pourri, on peut s'en débarrasser en s'unissant aux autres, ceux qui ont été avec vous dans les tranchées... » (656-657) ; ou encore quand il s'agit d'expliquer l'intérêt inattendu d'Aurélien pour la politique :

Quand on est jeté dans la vie pratique, il faut bien que ce qu'on pense se mette au pas des conditions de cette vie. L'usine, c'était la fin du dilettantisme. On y cesse de flirter avec des conceptions séduisantes, auxquelles on aimait rêver justement pour ce qu'elles avaient de dangereux. Plus de blague, hein, plus de blague [...] C'est trop joli de se dire qu'on restera en dehors de certaines choses. Elles vous prennent à la gorge sans que vous ayez rien fait pour ça. Ainsi de la politique » (656).

Certes, l'ironie du propos suggère que c'est ici moins le narrateur qui s'exprime qu'Aurélien, qui, par le biais du discours indirect libre, justifie à ses propres yeux le congé donné à sa vie de dilettante. Mais il n'en demeure pas moins que l'auteur fournit ici des raisons objectives au parcours de son personnage. Celui-ci se voit aussi bien déterminé par sa situation historique et je dirais même existentielle d'ancien combattant²² que par sa classe, dans une perspective tout à fait « marxistiquement correcte » : dirigeant l'usine de son beau-frère, il épouse, logiquement, les intérêts du patronat (Marx, dans sa préface de *La contribution à une critique de l'économie politique* publié en 1859 affirmait en effet que « ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur existence, c'est au contraire leur existence sociale qui détermine leur conscience »). Aragon déresponsabilise ainsi son personnage en le soumettant à des mouvements et des enjeux collectifs qui le dépassent et ceci se trouve par ailleurs confirmé dans les propos qu'il tient dans la préface lorsqu'il explique l'itinéraire de son personnage par « la force des choses²³ ». Mais encore une fois, il y a ce que dit Aragon et il y a ce que dit son texte, et les multiples choses que dit son texte...

Car de fait, Aurélien n'est pas la seule figure d'ancien combattant du roman, et pas non plus le seul personnage d'industriel. D'autres personnages, comme Edmond Barbentane, Adrien Arnaud et tous les anciens camarades du front qu'Aurélien retrouve lors du banquet de la Saint-Sylvestre, ont fait la Grande Guerre. Tous n'ont cependant pas les mêmes orientations

²² « Aurélien, plus que tel ou tel homme, est avant tout *une situation*, un homme dans une certaine situation. C'était avant tout pour moi l'ancien combattant d'une génération déterminée au lendemain de l'armistice, en 1918, l'homme qui est revenu et qui ne retrouve pas sa place dans la société dans laquelle il rentre » (« Voici le temps enfin qu'il faut que je m'explique... », p. 10-11).

²³ *Ibid.*, p. 11-12 : « [...] d'emblée j'avais décidé [...] de m'en tenir à un Drieu qui n'irait pas jusqu'à l'horreur du doriotisme, simplement devenu par la force des choses, sa famille, un industriel croyant à la nécessité d'en passer par les voies prescrites par le Maréchal ».

politiques que le protagoniste²⁴ : ainsi de Blanchard dont on apprend qu'il « s'est fourré dans le truc à Barbusse » (296) et qui incarne la voie qui mène de la guerre au pacifisme et au communisme. Adrien Arnaud, promu lui aussi au rang d'industriel prospère à la fin du roman, a quant à lui « trempé dans les accords Matignon » (654), soutenant le Front Populaire que, visiblement, Aurélien avait en détestation. Tout n'était donc pas écrit d'avance, et le roman est là pour nous rappeler la multiplicité des trajectoires possibles, mettre en perspective le cheminement du protagoniste avec tous les Aurélien qu'il aurait pu être²⁵.

On comprend alors que Leurtillois, contrairement à ce qu'il prétend lorsqu'il délire dans la chambre qui l'accueille à R., est bien celui qui a opté pour la « facilité » : il a suivi le courant, se laissant porter, dériver, comme « une algue » (84). Ses choix procèdent moins de convictions intérieures que de l'ajustement à des circonstances extérieures qui, une fois effectué, l'engagent presque malgré lui (pensons à l'image de la politique qui saisit Aurélien « à la gorge »). Et cela se vérifie aussi bien sur le plan politique qu'amoureux, comme en témoigne le passage où, acculé par sa sœur à donner des raisons de son refus du mariage, il en vient à dire (et peut-être à *se* dire) qu'il aime Bérénice : « Il venait de choisir sa route, subitement. C'était sans appel. Il en avait décidé. L'amour. Ce serait donc l'amour. C'était l'amour » (195). Parce que cet amour donne tout à coup un sens à sa vie, présente mais surtout passée, il lui devient nécessaire, alors même qu'il est le fruit des circonstances. Après avoir déclaré son amour à Bérénice, Aurélien sent qu'il « vient de légitimer, mieux que d'excuser, sa vie. Cette flâne, cette irrésolution s'expliquent. Il attendait cette minute. Il lui fallait sa raison d'être. Il avait dû profondément savoir qu'un jour Bérénice viendrait... et elle est venue. » (220)

En ce sens, on pourrait dire que la trajectoire d'Aurélien relève moins de l'« engagement » que de l'« embarquement », pour reprendre la distinction pascalienne que Sartre, puis Camus, remettront au goût du jour après-guerre. Embarqué, comme tout un chacun, dans l'histoire, dans la vie, Aurélien n'est ni un héros, ni un anti-héros. « L'essentiel en [Aurélien] » étant « ce qui ressemble aux autres » (469), le protagoniste du roman n'est qu'un homme, avec ses faiblesses, ses aveuglements, ses autojustifications, dont on sait qu'elles peuvent mener au pire – qu'Aragon a décidé de ne pas montrer. L'engagement d'Aurélien est ainsi l'histoire d'un fourvoiement ordinaire : il se trompe d'orientation

²⁴ Et l'on n'oubliera pas non plus qu'Aragon lui-même, qui a été envoyé au front lors des deux guerres mondiales, a suivi un itinéraire fort différent de celui d'Aurélien sur le plan politique.

²⁵ On trouvera une mention métatextuelle de ces infinis possibles du roman dans le passage du chapitre VII où Bérénice, du haut de la place de l'Etoile, contemple les nombreuses avenues qu'elle pourrait emprunter (de « L'Etoile domine des mondes différents, comme des êtres vivants » à « ...le frisson crapuleux des fils de famille et d'un peuple perverti », L. Aragon, *Aurélien*, *op. cit.*, p. 86) .

politique (il choisit la mauvaise voie, celle des perdants et cela, au moment de la parution du livre, le lecteur le sait) et il s'engage mal, sur le plan politique et amoureux, confondant embarquement irréfléchi et engagement volontaire²⁶.

Bérénice, au contraire, est bien une figure d'engagement, au sens plein, dans la mesure où portée par ce goût de l'absolu dont Aragon souligne dans la préface qu'il est à l'origine de sa « conscience » « morale ou politique » qui se manifeste à l'épilogue (25), elle se dégage des circonstances pour écouter et faire entendre sa voix intérieure. Mais elle ne saurait figurer comme un modèle dans ce roman qui se refuse à tout héroïsme : si sa mort pourrait en faire une martyre avant l'heure de la Résistance (c'est en ce sens que l'on peut comprendre la référence à *Polyeucte*, dont la cousine de Lucien récite des vers, sans que personne ne comprenne bien pourquoi, 693), elle n'entraîne personne derrière elle, contrairement au personnage cornélien dont la mort était suivie de la conversion des principaux personnages au christianisme. Elle est ramenée, « à la maison », par Gaston, un jeune homme falot d'Action Française. La vie ordinaire reprend son cours, Aragon semblant en dernière instance avoir pris le parti de Corneille contre Racine en peignant les hommes et les femmes non comme ils devraient être, mais comme ils sont.

Il n'est pas inutile de revenir, en conclusion, aux raisons qu'avancait Aragon pour justifier son refus de la caricature – et finalement du roman à thèse, roman à charge contre les épigones de Drieu, ou roman à la gloire de la femme résistante. C'était là selon lui la meilleure façon d'éviter la formation des futurs Aurélien. Ces propos se révèlent, à la fin de ce parcours, un peu moins énigmatiques dès lors qu'on veut bien y lire l'expression de la prédilection de l'auteur pour un roman qui se révèle moins engagé (au sens où il exprimerait une position d'auteur), qu'engageant pour le lecteur : celui-ci est en effet invité à réfléchir sur la notion même d'engagement, déployée ici dans toute sa complexité et ses contradictions. Traversé par la tension entre nécessité et hasard, déterminisme et liberté, il est un mouvement plus qu'un état, susceptible d'amener les individus vers le meilleur comme le pire, et en réévaluation constante. Point de vue, au demeurant, fort peu marxiste, mais typiquement aragonien.

²⁶ On pourrait même aller plus loin en avançant l'idée selon laquelle Aragon écrit avec son roman un anti-*Yeux d'Elsa*, décrivant là un engagement et amour ratés, ici un engagement et un amour réussis. Cette inversion trouve à s'exprimer dans le rôle, absolument contraire, qu'Aragon fait jouer au couple femme-patrie dans le roman et dans le recueil de poèmes. Alors que dans *Les Yeux d'Elsa* la déclaration d'amour est simultanément adressée à la femme et à la France, dans *Aurélien* en revanche le protagoniste déplore la perte de Bérénice et de sa patrie.

